

THÉÂTRE. A Caen, Eric Lacascade détache des pans de la tragédie de Racine pour mieux l'ausculter.

## Les ombres blanches de Phèdre

**Phèdre(s) ou De l'amour**  
d'après Racine et des textes d'Eugène Durif, ms Eric Lacascade, Centre dramatique national de Normandie, Hérouville (02 31 46 27 29), 20h 30 jusqu'au 7 mars, puis en tournée à Alençon, Fiers et Lyon.

Il y a cet instant où Phèdre s'écrie: «Juste ciel! Qu'ai-je fait aujourd'hui! / Mon époux va paraître et son fils avec lui / Je verrai le témoin de ma flamme adultère / Observer de quel front j'ose aborder son père.» Il est fort probable que le sol se dérobe sous ses pieds. Elle poursuit: «Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre / Est-ce un malheur si grand que

(Annonce légale)

### COMMUNE DE RUFFEY-LES-BEAUNE

Enquête publique sur le P.O.S de Ruffey-les-Beaune publié le 12 janvier 1998

Par arrêté du 24 février 1998, le Maire de Ruffey-les-Beaune a ordonné, l'ouverture de l'enquête publique sur les dispositions du P.O.S de Ruffey-les-Beaune.

A cet effet, M. GHERRA Gérard domicilié 30 rue de la 2ème Escadre à LONGVIC (21600) a été désigné par le Tribunal Administratif comme Commissaire Enquêteur.

L'enquête se déroulera à la mairie du 20 mars au 20 avril 1998 aux jours et heures suivants :

- les mardis et vendredis de 14 heures à 19 heures.
- Le commissaire enquêteur recevra en mairie les :
- mardi 24 mars 1998 de 14 heures à 17 heures;
- vendredi 3 avril 1998 de 14 heures à 17 heures;
- mardi 7 avril 1998 de 14 heures à 17 heures;
- vendredi 17 avril 1998 de 9 heures à 12 heures.

Pendant la durée de l'enquête, les observations pourront être consignées sur le registre d'enquête déposé en mairie. Elles peuvent également être adressées par écrit au Maire ou au Commissaire Enquêteur.

Le rapport et les conclusions du Commissaire Enquêteur seront tenus à la disposition du public à la mairie de Ruffey-Les-Beaune.

Le Maire

de cesser de vivre?! La mort aux malheureux ne cause point d'effroi.» Alors CÉnone sa confidente, la retorse et manipulatrice, suggère d'accuser l'innocent Hippolyte. Alors s'emballe le catapultage de destinées imaginé par Racine.

A la différence de Luc Bondy qui monte toute la pièce à Lausanne (*Libération* du 3 mars), c'est à la façon d'un flash-back déroulé en coupes à travers la succession fatale des scènes que le metteur en scène Eric Lacascade présente, en une semi-pénombre où résonnent les alexandrins, le spectacle qu'il a

choisi d'intituler *Phèdre(s), ou De l'amour* comme un second volet à une trilogie qu'il appelle *A la vie, à l'amour, à la mort*. Phèdre apparaissait dans le premier épisode, *De la vie*, créé l'année dernière. La revoilà au point où, ayant fait l'aveu de son désir, elle court à sa perte, et précipite Hippolyte vers cette fin brutale que viendra annoncer Thérémène en son récit légendaire.

**Chant de deuil.** C'est ici une comédienne (Murielle Colvez) qui incarne le précepteur et messager funeste, et ce «déalage» suffit à faire basculer la tragédie du côté où Eric Lacascade a choisi de l'envisager: comme une mélancolique démultiplication d'une âme en peine. Voilà donc cinq femmes

choisi d'intituler *Phèdre(s), ou De l'amour* comme un second volet à une trilogie qu'il appelle *A la vie, à l'amour, à la mort*. Phèdre apparaissait dans le premier épisode, *De la vie*, créé l'année dernière. La revoilà au point où, ayant fait l'aveu de son désir, elle court à sa perte, et précipite Hippolyte vers cette fin brutale que viendra annoncer Thérémène en son récit légendaire.

**Mélancolique démultiplication d'une âme en peine, voilà cinq femmes pieds nus dans de longues robes blanches, cinq femmes en un jeu subtil et imperceptible d'apparitions-disparitions.**

tréblotantes qui lance cet insolite et sororal ballet au fil d'un prologue en forme de chant de deuil, composé par Eugène Durif qui réussit ce prodige à la fois ambitieux et modeste d'accoler sans domage son écriture aux vers de Racine. Bientôt une autre qui pourrait être Ismène, la confidente d'Aricie sous les traits de Catherine Beau, teint diaphane, voix charnelle, posera cette question, de Durif encore:

«Quand les mots s'éloignent de celui qui les prononce, / où vont-ils se perdre? Et croyez-vous qu'ils vont atteindre quelqu'un?»

Ici, autour de Norah Krieff—et avec elle, et à cause d'elle en Phèdre sombre et brûlante—tous les mots semblent porter plus loin qu'on ne perçoit, plus

durablement que l'on ne croit, sans qu'un seul s'égare: A commencer par ceux, chargés de venin, de la trop fidèle CÉnone, nourrice aimante et aimantée, damnée manœuvrant une maîtresse à laquelle elle s'identifie: Frédérique Duchêne, grave, insistante, la figure, dangereusement. Et c'est un vrai

mot que «dangereusement». Face à cette très curieuse coalition de psychés comme autant de reflets d'une seule dans l'espace aux belles obliques et au fond de plexiglas translucide conçu par Daniel Jeanneteau, scénographe attiré de Claude Régy, face à Phèdre qui à un moment voudrait disparaître, animale, dans une anfractuosité du plateau, Eric Lacascade survient, et advient, en costume noir, sans chemise.

**Energie sensible.** Le metteur en scène s'est en effet imparti le rôle d'un Thésée à dessein en retrait, n'osant la colère qu'à l'endroit de son fils (Eric Louis) l'empoignant en une étreinte façon aikido. En toute énergie épurée, sensible. Et ces mots d'énergie, d'épure, de sensibilité, valent pour l'ensemble du travail. Sa vision de la chose «Phèdre» ressemble à une auscultation. En sismographe des sentiments, et d'un en particulier qui a pour nom jalousie, Lacascade établit une courbe: son propre chemin à la rencontre de Racine. A la recherche de racines. Il y a un an qu'il est installé à Caen. Et à ses yeux, désormais, le port de Trézène pourrait être Ouistreham ●

MATHILDE LA BARDONNIE

## Les Inrockuptibles

25 février / 3 mars 1998

Le metteur en scène Eric Lacascade trouve avec *Phèdre(s)* le poids des mots de la tragédie dans le choc des corps.

# Écrit sur les corps

**Scènes** "Les histoires d'amour finissent mal... en général." Jean Racine le confirme dans *Phèdre* et ce n'est pas la mise en scène d'Eric Lacascade qui apportera une contradiction. Il plonge dans la brutalité des passions et des corps. Le sexe est dans la langue, on y entend inceste, adultère, désir, parjures, rien n'est commis, tout est dit, le mot a valeur d'acte. Pas d'hystérie de la douleur, les corps s'ancrent au sol, se plient et se raidissent. *Phèdre* est rendu aux femmes, on est dans le gynécée, seuls deux hommes interviendront, Hippolyte, objet de la passion de Phèdre, et Thésée, guerrier revenant du monde des morts, mari de Phèdre, père d'Hippolyte. Eric Lacascade et Daniel Jeanneteau, le scénographe, ont travaillé sous l'influence de l'Extrême-Orient. Le décor est épuré, cube de bois naturel encadré par deux passerelles frontières, passages fragiles du doute et de la certitude, du dedans et du dehors. Au fond, un panneau à la transparence d'un miroir sans tain, encore un passage vers l'autre monde. Les femmes en blanc, intemporelles, sont dans tous leurs états, ravagées par les passions. Phèdre jouée par Norah Krief ne répond à aucun code. Elle trouble les repères, presque androgyne, tantôt sorcière, tantôt princesse. Les hommes héros guerriers domptent Neptune et sont pourtant totalement infoutus de se battre avec l'irrationnelle passion, de se laisser dérégler par les émotions contradictoires, il leur faut de la raison. Justement tout ce que Phèdre a totalement perdu, emportée par la seule folie d'un amour incestueux et non partagé. A justice et droit s'opposent désir et jalousie.

Eric Lacascade trouve les lignes forces de la tragédie, le ciment d'une histoire collective. A l'écoute du prologue écrit par Eugène Durif, les alexandrins sonnent comme une mise en abyme du langage. On peut parfois reprocher à Lacascade de vouloir trop en faire dans le mouvement et frôler quelques excès du type un geste/un mot. Il donne cependant



toujours tout son sens à l'engagement physique. Un cou ployé ou la pliure d'un genou agissent sur les récepteurs sensoriels. Lacascade continue à travers ce texte sa recherche entreprise du temps du Balatum. Jouer le corps pour dire l'indicible, déstructurer le texte pour en rendre l'essentiel. Aujourd'hui directeur du Centre dramatique national de Normandie, il a bien l'intention de ne rien oublier de son passé très

proche de compagnie indépendante et fait souffler avec son équipe un air très neuf sur la bonne vieille Comédie de Caen. Les portes du théâtre sont grandes ouvertes, les places à 40 F, les ateliers de recherche avec le public tourment presque toute l'année, un dialogue permanent avec les compagnies régionales est entretenu... Devenu chef d'entreprise, Lacascade est avant tout un metteur en scène et un acteur, il a toujours du mal à investir un bureau et se sent plus à l'aise dans les loges. Pour cet écorché vif, le théâtre est une bonne distance. On peut y revenir des enfers, y mourir d'amour, et tout recommencer, toujours.

**Véronique Klein**

*Phèdre(s)* ou de l'amour d'après Racine avec des textes d'Eugène Durif, mise en scène Eric Lacascade, au CDN de Normandie jusqu'au 7 mars, à Alençon le 10 mars, à Flers le 12 mars et à Lyon du 17 au 29 mars.

**Vu**

## Phèdre cède à Lacascade

**Telle une épure jetée sur scène, « Phèdre(s) ou De l'amour », mis en scène par Eric Lacascade au théâtre d'Hérouville, retourne à un théâtre du vide, où une langue aux accents justes et précieux est reprise par un chœur d'acteurs magnifiques et physiques. Deux heures d'alchimie d'un théâtre sombre et rigoureux pris dans un va-et-vient entre un monde de spectres et des acteurs magistralement vivants.**

D'abord il y a le texte de Eugène Durif et ce « Là » répété par l'interprète d'Aricie qui sonne comme la note inaugurale et musicale de ce qui est à venir. « Là » tonique qui parle de Phèdre, de théâtre et la façon de l'entendre. Une variation sur « L'échange » de Claudel qui dit d'une autre mesure le théâtre aujourd'hui avec des mots brutaux et poétiques. Et tout au long de ce « Phèdre », le poème critique de Durif viendra s'intercaler dans les vers de Racine. Il s'y fondra pour en faire saillir un mot, une rime. Mais ce « Là » que l'on entend dédoubler désigne aussi un espace. Il se regarde, côté scène, comme une étendue entre nuit profonde et sable orangé de Trézène. Et dans ce volume qui n'est ni une pièce de chambre, ni un caveau familial, ni un monument sépulcral, mais tout cela, à l'horizon de la scène, paraît le chœur des acteurs. Fils et père en noir, les autres habillés de suaires.

Commence alors dans cet espace carré, coupé d'arêtes inventées par la lumière et d'angles brisés modelés sur une architecture du labyrinthe, l'histoire de « Phèdre(s) ou De l'amour ». A la lueur de petites bougies qui brûlent en silence, on sait alors qu'Eric Lacasca-



*Un spectacle infiniment délicat et minutieux.*

de a pris le parti bien plus que d'éclairer Phèdre, de la veiller. De la veiller et de la rapporter à travers le souffle d'un alexandrin assoupli qui rend à la parole son geste ; ce parti de l'éveiller au son d'une flûte lointaine ou d'une vibration ancienne. Chaque mouvement de l'acteur prête ainsi son corps à cette intuition. Celle qu'au-delà du vers, il y a la douleur d'une chair meurtrie et vive qui se joue de l'apparence du verbe.

Mais au nombre des pauses qu'adopte le corps, Eric Lacascade ajoute encore le plaisir de jouer. Celui de feindre, celui de sourire, celui de dépasser les conventions pour faire vivre autrement, parce que nous sommes aujourd'hui, un texte classique. Petits détails souriants et presque riens comiques viennent ainsi souligner, comme la parodie de Phèdre écrite par Fou-

rest dans « La négresse blonde », la tension du texte.

Infiniment délicat et minutieux, le « Phèdre(s) ou De l'amour » que vient de créer Eric Lacascade repose sur la puissance et l'énergie puisées au fond du corps des acteurs enveloppés du voile de la passion maîtrisée. A travers les solitudes portées par des comédiens en état de grâce, on regarde cette partition et on écoute l'horlogerie qui a permis aux uns et aux autres de remonter le temps où battaient les cœurs qui mettent en émoi ceux d'aujourd'hui.

Yannick BUTEL.

□ **Pratique** : à 20 h 30, ce samedi, au théâtre d'Hérouville. Prochaine représentation mardi 3 mars, à 20 h 30. 80 F et 60 F. Réservations au 02 31 46 27 29.

Nouvelle création de la Comédie de Caen au théâtre d'Hérouville

## Ultime épreuve de Phèdre

Dans le hall du théâtre d'Hérouville, Eric Lacascade marche pied nu. Un bandage au pied droit rappelle une entorse contractée à l'occasion des répétitions. C'était il y a un mois et demi à la Halle aux granges. Phèdre (s) ou de l'amour commençait à vivre, pour exister à partir de demain mercredi, sur la petite scène de ce grand théâtre.

Eric Lacascade entreprend les répétitions de Phèdre avec ses comédiens : Catherine Beau, Murielle Colvez, Frédérique Duchêne, Nora Krief, Christelle Legroux, Eric Louis et lui-même. Dans ce lieu où sont rangés les décors et les costumes des pièces qui furent créées à la comédie de Caen, les acteurs de cette nouvelle création commencent leur entraînement. Etape artisanale où les gestes sont esquissés et les voix ajustées, ces premiers instants se font dans l'hésitation, le doute, l'échange... le choix.

Parmi les livres jetés sur la table au milieu des cendriers de terre cuite, des pages griffonnées, des croquis et des notes, le texte de Phèdre côtoie celui du prologue écrit par Eugène Durif. Tout se passe alors le soir, sous la lumière d'un ou deux projecteurs allumés pour diffuser un peu de clarté. Sur les coussins, à même le sol, les « spectateurs » assistent au modelage de Phèdre. Se relayant d'une scène à l'autre, dans le désordre et le plus grand calme, chacun répète son rôle. Puis, il y a les filages, la série des filages qui les rapproche de l'échéance.

### Des coussins aux fauteuils

Enfin, les uns et les autres auront gagné le théâtre d'Hérouville et le décor souterrain où se jouera



Pendant une des répétitions de « phèdre(s) ou De l'amour ».

« Phèdre (s) ou De l'amour ». Enième filage, celui de jeudi est désormais au plus près de ce que sera la spectacle. René chéneaux, assistant à la mise en scène, continue de prendre des notes. ce soir, ils vont jouer les cinq actes, en costume, sur les planches qui ont pris la couleur du sable de Trézène. Les fauteuils du théâtre sont encore vides. Ici, pourtant un couple du foyer des jeunes travailleurs est assis pour la première fois dans un théâtre.

Un peu plus bas, pendant tout le temps de la représentation, sous une petite spot, Guillaume Champaux, sur de grandes feuilles de papier, trace au crayon gras les différentes scènes qui défilent. Les cro-

quis seront exposés dans le hall du théâtre. Là, Phare que se tord la bouche et le corps ou compte ironiquement les alexandrins sous le bout de ses doigts. Puis Aricie au visage hanté de fureur et de plaisir... etc. Ces dessins rapportent le regard du spectateur. On y voit des sculptures d'albâtre, des fantômes fugitifs qui passent d'un monde à l'autre, des corps enveloppés dans de linceuls ou des camisoles... Quand tout cesse, le travail n'est pas pour autant fini. Philippe Lherbier donne le temps : « deux heures ». Quant à Eric Lacascade, il vient au devant des « spectateurs » et pose encore une fois la même question « alors ? ».

Alors ce filage qui est muet de musique et qui n'est pas encore ce que verra le public découvre déjà la nature janséniste qui l'habite. Pris au vide, à une esthétique du fantôme et du corps en dévoilement, aux abîmes, à la légende, Phèdre respire, elle vit. Elle tisse son rhapsode, son chant d'amour inféodé à la passion humaine et violente, dans un alexandrin embelli par une diction suspendue au langage quotidien.

Yannick Butel

□ **Pratique** : du mercredi 25 février au mercredi 4 mars au théâtre d'Hérouville. Réservation : au 02 31 46 27 29.

## LE THÉÂTRE

### TRAITEMENT DE TEXTES

— En septembre 1996, Éric Lacascade, qui dirigeait avec Guy Alloucherie le Ballatum, une compagnie installée dans le Nord à L. vin, a pris seul la direction du CDN Normandie-Comédie de Caen, Alloucherie en défiance de l'institution préférant former et diriger une nouvelle compagnie indépendante<sup>1</sup>. Il a conçu un programme ambitieux de création sur trois ans d'un triptyque dont il monterait un volet chaque année. Le titre du premier, *À la vie, À l'amour, À la mort* pouvait servir à coiffer l'ensemble et même en résumer le plan. En fait, pas vraiment. Lacascade en montant le premier spectacle ne préjugait pas des autres, laissant au désir et à l'inspiration le temps de se déclarer.

— Eugène Durif, appelé à suivre tout le travail d'élaboration, écrit l'auteur d'une courte et lointainement allusive introduction à deux actes de *Phèdre* suivis de variations sur *L'Échange*, très beau spectacle interprété par des comédiens entraînés — certains au Ballatum — à un travail sur le corps et la voix. On retrouve dans le deuxième volet le même travail de troupe ainsi que des interventions de Durif. Et c'est *Phèdre(s) ou De l'Amour* qu'Éric Lacascade monte en scène, parce que son travail parcellaire sur la pièce l'a à ce point intéressé qu'il a voulu la monter toute. Pourquoi ce (s) sur lequel il s'interroge maintenant ? — et sans doute va-t-il le faire disparaître. Il permet d'imaginer une *Phèdre* essentiellement de Racine mais composite, d'autres pièces venant interférer, celles de Robert Garnier, du Suédois Per-Olof Enquist... je ne parle pas même des Anciens. Ce n'est pas cela, mais c'est bien ce à quoi il pensait en travaillant le spectacle, ces scènes ouvrant des perspectives autres que raciniennes sur les personnages. Cela a beaucoup servi mais n'a pas été retenu. C'est mieux ainsi.

C'est donc *Phèdre* de Racine qui se joue, avec certaines libertés prises. Va-t-il falloir admettre que les classiques, si on les décrète intouchables, n'ont plus leur place qu'au musée ? Notre regard — ou faut-il dire notre goût, notre sens artistique ? — s'est-il à ce point modifié que nous n'adhérons plus totalement aux œuvres mêmes que nous admirons le plus ? Je pense vaine une réponse tranchée, un refus de principe. En art, la théorie est sans cesse remise en cause par les pratiques individuelles. S'il est patent que des ajouts et des coupes opérées par certains les condamnent, en revanche (je suis plus sceptique sur l'opportunité des ajouts), des coupes pratiquées dans des œuvres bavardes leur sont bénéfiques ; le goût s'est perdu de l'enflure rhétorique. Si le courant passe et passe mieux, c'est légitime et même heureux. On peut assimiler cet émondage à l'inobservance systématique aujourd'hui des décors que l'auteur (surtout si c'est un romantique) imaginait pour sa pièce. Ils ne seraient plus supportables. Le tréteau nu de Copeau, la scène vide de Brook peuvent être les meilleurs cadres pour bien des pièces. Le signe l'emporte sur le développement, le verbe le devrait sur l'image.

Un grand espace très délimité, un cadre de scène aux arêtes nettes, à l'exception, au lointain, d'une sorte de rideau souple, d'un matériau translucide qui y ménage une arrière-scène où les personnages évoluent, déréalisés. Et puis, pas le moindre accessoire pour *Phèdre(s)* ; je ne considère pas tels des flambeaux. Hommes en costumes contemporains, femmes en robes moins datées, pour un spectacle en noir et blanc. L'introduction courte et en marge du plateau, due à Durif, fait entrer en douceur dans la première scène, la conversation déjà commencée. Il y aura une autre intervention, discrète encore, quand reparaitra Thésée, allusive des rumeurs qui l'ont assailli dès son débarquement, d'où son trouble. Les coupes m'intéressent davantage. Hippolyte ne vient pas armé rencontrer Phèdre ; exit l'épée qui s'avère souvent gênante et parfois ridicule. Au dernier acte, l'aveu de Phèdre à Thésée fait l'impasse sur l'accusation qu'elle porte contre Oenone ; elle s'accuse, elle seule, gagnant en dignité. Enfin, tout s'achève sur Phèdre qui s'éloigne lentement, s'estompant au lointain.

*Et la mort, à mes yeux déroband la clarté  
Rend au jour, qu'ils souillaient, toute sa pureté.*

Revenir à Thésée, Hippolyte, Aricie ? quelle chute de tension ! Le spectateur n'en est plus à pleurer sur leur sort. Seule Phèdre compte. Le dernier mot : pureté ; l'ambition du spectacle : épurer.

Les comédiens bien accordés forment un chœur d'où émergent trois solistes, la Phèdre inattendue, toute en force, de Nora Krief, l'Hippolyte pas plus conventionnel, gauche et non sauvage, horrifié et non troublé, d'Éric Louis. En Éric Lacascade, grand, mince, sanglé dans son veston noir ouvrant sur la poitrine nue, on voit un autre Minos. Les Enfers de Phèdre, c'est déjà Trézène.